

LES ADELPHES DE TÉRENCE, LA FORTUNE ET LE DIALOGUE

Résumé: Tout le monde est aveugle vis-à-vis de la Tyche car personne ne sait pas ce qui va arriver. C'est un des thèmes qu'on trouve dans les *Adelphes* de Térence qui est par ailleurs une comédie de l'éducation. Alors les hommes sont soumis à la fortune, à la Tyche, et seulement les sages sont protégés des coups de la Tyche par la vertu (comme, par exemple, la patience) qui les endurent aux malheurs de la fortune. Les personnages de la comédie, qui sont des vils, comme le dit Aristote (poét.49a32sv.), n'ont pas cette protection, Micion aussi ne l'a pas, même s'il est très proche de la sagesse. Mais les hommes ne sont pas tous aveugles de la même façon: il y a trois niveaux d'aveuglement. Le premier est celui de Déméa qui ignore aussi ce qui est bien connu par les spectateurs, le deuxième est celui de Syrus qui connaît tout, mais ne connaît pas la conclusion de la pièce, le troisième est celui de tout le monde, aussi de l'auteur de la comédie, même s'il fait dire aux personnages, en employant le dialogue, ce qu'il veut avec une liberté qu'on trouve seulement dans la littérature. Cela revient à dire que l'auteur de cette comédie, Térence et son modèle Ménandre, emploie la fortune comme une sorte de personnage, en reconnaissant sa puissance, avec une grande liberté d'invention, mais c'est une liberté qui se trouve seulement dans le jardin de notre imagination littéraire.

Abstract: All people are blind towards the Tyche because nobody knows what is arriving. This is one of the themes we find in Terence's *Adelphoe* which, nevertheless, is a plot about the education. All people are, therefore, subject to fortune, to Tyche, and only wise men are protected against Tyche's ravages by the virtue. For they are hardened by the virtue, as e.g. the patience, to the disgraces produced by the fortune. The characters of a comedy are low in value as said by Aristotle (poet.49a32f.) and, therefore, they lack such a protection. Micio too lacks it, though he is very close to the wisdom. However men are not all blind in the same way: we can recognize three levels of blindness. The first is that of Demeas who ignores even what is known by the spectators, the second is that of Syrus who knows all but does not know the conclusion of the plot. The third level is shared by all people, even by the author of the comedy though he lets the characters say in the dialogue what he wants with a freedom which is possible only in the literature. This means that the author of this comedy, i.e Terence and his model Menander, presents the fortune as a kind of character by acknowledging its power, but such a freedom exists only in the garden of the literary imagination.

Je dois dire pour commencer que la comédie que je veux prendre en considération, les *Adelphoe* de Térence, est une comédie de l'éducation. Car le thème principal de cette pièce concerne l'éducation et ses effets. Très récemment, en l'an 2000, a été publié un article sur les *Adelphoe* de Térence concernant l'éducation, c'est l'article de Joachim Klowski dans la Revue *Gymnasium* qui a pour titre «Terenz' Adelphen und die modernen Erziehungsstile». En effet cette comédie s'ouvre sur une scène qui est terriblement actuelle: un père, Micion, le matin se plaint que son fils Eschine n'est pas encore rentré à la maison (*non rediit hac nocte a cena Aeschinus*, v.1). Et Micion se demande, par conséquent, si son éducation a été bonne. Il évoque alors le souvenir de son frère Déméa, de ses plaintes contre son éducation trop libérale et peu après Déméa entre vraiment en scène et accuse Micion de nuire à Eschine avec sa libéralité, tandis que le frère d'Eschine, Ctesiphon, qui est resté avec son père à la cam-

pagne, grâce à l'éducation sévère de Déméa est honnête et travaille durement, *parcus ac sobrius* (v. 95). A la fin de l'entretien avec son frère Déméa Micion lui-même dans le monologue finale de l'acte premier doit reconnaître qu'Eschine ne se comporte pas bien, car il a commencé de nouveau à fréquenter des courtisanes comme il avait fait auparavant, tandis qu'il avait dit vouloir se marier.

C'est bizarre, mais Eschine n'est pas rentré à la maison, parce qu'il est allé enlever une meretrix, *Bacchis*, une chanteuse, de la maison du lenon Sannion, pas pour lui, mais pour son frère Ctesiphon qui en était amoureux —oui, pour Ctesiphon le bon frère qui travaille durement à la campagne. Mais ceci est ignoré des spectateurs qui vont apprendre seulement au vers 253 qu'Eschine a enlevé *Bacchis* pour son frère, non pas pour lui-même. C'est le jeu de la fortune, de la Tyche qui fait paraître ce qui n'est pas et cache la vérité. Ceci est vrai pour les spectateurs romains, puisque Térence a substitué le prologue expositif qui se trouvait dans la comédie de Ménandre, les *Adelphoe* β, avec un prologue polémique qui ne donnait plus les renseignements qui étaient dans le prologue de Ménandre, mais il ne l'était pas pour le public athénien qui pouvait se rendre compte de l'action de la Tyche, en étant renseigné dans le prologue qui peut-être était présenté par une divinité et par Tyche elle-même comme il arrive dans la comédie florentine (Papyr. De la Société Italienne 126, publié en 1913 par Girolamo Vitelli) qui aujourd'hui est identifiée avec l'*Aspis*. On reviendra à ce prologue qui est censé avoir été placé au commencement du premier acte de la comédie de Ménandre. La chose serait un peu différente, si le prologue avait été placé par Ménandre au commencement de l'acte deuxième, comme c'est le cas pour l'intervention de Tyche dans l'*Aspis* (en ce cas on ne peut pas parler d'un véritable prologue). Mais nous allons reconsidérer ce prologue-ci. En tout cas déjà Ulrich von Wilamowitz, depuis Otto Rieth, Elaine Fantham, qui a consacré un long article aux deux premiers actes des *Adelphoe*, et Eckard Lefèvre ont démontré la nécessité de présupposer pour les *Adelphoi* β un prologue tenu par une divinité dans lequel il devait être expliqué qu'Aeschinus avait enlevé la chanteuse pour son frère et que lui-même était amoureux de Pamphila, la jeune fille athénienne de la maison voisine. «Was Menander prepared —écrit Elaine Fantham, "Terence, Diphilus and Menander", p. 214— to let his public think Micio a fool, and Aeschinus a cad, even for one act? This seems the most cogent argument for assuming that Menander's prologue included Ctesiphon's love-affair, and enough details of Aeschinus' plot, to avoid any misinterpretation of Demea's words». Cette différence de Térence par rapport à son modèle les *Adelphoi* β de Ménandre ne présente pas seulement une information différente pour le public athénien en comparaison avec le public romain, mais aussi une évaluation différente du comportement d'Eschine: le public athénien savait qu'il s'était engagé à enlever la chanteuse pour son frère et devait avoir de la sympathie pour ce jeune homme, tandis que le public romain ne savait rien du tout. Mais était-ce vraiment ainsi? M. Lefèvre dans son excellent petit livre (*Die Expositionstechnik*, pp. 39-42) a démontré que Térence a donné une petite indication qu'Eschine voulait se marier, évidemment non avec la chanteuse, ceci n'était pas possible, et donc dans le comportement d'Eschine il y avait quelque chose qui n'était pas clair. En effet dans le deuxième monologue de Micion dans l'acte premier, après le premier monologue dans lequel les spectateurs ont appris beaucoup sur la situation précédente on lit:

(1) Ter.Ad.147-153

etsi Aeschinus

147

*non nullam in hac re nobis facit iniuriam.
quam hic non amavit meretricem? Aut quomodo non dedit
aliquid? Postremo nuper (credo iam omnium
taedebat) dixit uelle uxorem ducere.
sperabam iam defuisse adolescentiam:
gaudebam. ecce autem de integro!*

150

«Ce qui n'empêche que dans cette affaire Eschine n'est pas sans torts envers nous: de quelle courtisane ici n'a-t-il pas été l'amant? à laquelle n'a-t-il pas fait quelque cadeau? En dernier lieu, tout récemment (je pense que désormais il en avait assez de toutes celles-là), il a dit vouloir contracter mariage; j'espérais qu'il en avait fini avec l'effervescence de la jeunesse; j'étais content... Et voici que de plus belle...! [il recommence]» (trad. de J. Marouzeau).

Mais ceci est en contraste avec ce qu'on trouve après, lorsque nous apprenons qu'Eschine n'avait pas encore dit à son père Micion que Pamphila attendait un enfant et que lui, Eschine, voulait épouser la jeune fille: Eschine attendait d'avoir entre ses mains le petit enfant pour le placer sur les genoux de son père Micion et lui demander la permission d'épouser Pamphila (*qui se in sui gremio positurum puerum dicebat patris, ita obsecraturum ut liceret hanc sibi uxorem ducere?*, vv.333sv.) et plus loin Micion reproche à Aeschine de n'avoir rien fait pour épouser Pamphila, en lui cachant même la chose:

(2) Ter.Ad. 686-94 *uirginem uitiaſti quam te non ius fuerat tangere.
iam id peccatum primum ſane magnum, at humanum tamen:
fecere alii ſaepe item boni. at poſtquam id euenit, cedo
numquid circumſpexiſti? aut numquid tute proſpexiſti tibi
quid fieret, qua fieret? ſi te mi ipſum puduit proloqui,* 690
*qua reſciſcerem? haec dum dubitas menſes abierunt decem.
prodidiſti te et illam miſeram et gnatum, quod quidem in te fuit.
quid? credebas dormienti haec tibi confecturos deos?*

«Tu as violé une jeune fille, que tu n'avais pas le droit de toucher. C'est là déjà une première faute, grave sans doute; mais c'est humain après tout; souvent d'autres l'ont fait, qui étaient aussi d'honnêtes gens. Seulement, la chose une fois faite, voyons, as-tu considéré quoi que ce soit? T'es-tu consulté toi-même sur ce qu'il y avait à faire, sur la façon de le faire, et, au cas où tu aurais scrupule à me prévenir toi-même, comment je pourrais être avisé? Tandis que tu étais ainsi à lanterner, dix mois ont passé. Tu as trahi et toi-même et cette malheureuse et son enfant, autant qu'il a dépendu de toi. Voyons, pensais-tu que les dieux t'arrangeraient les choses pendant ton sommeil?» (trad. de J. Marouzeau).

Alors la nouvelle donnée par Eschine à Micion qu'il voulait se marier a été placée par Térence dans la bouche de Micion selon Lefèvre seulement pour donner une information aux spectateurs et les mettre en garde de ne pas tirer de conclusions hâtives («Hier wird also zweifellos dem Zuschauer eine Information gegeben, die ihn vor allzu eiligen Schlüssen bewahren soll», Lefèvre, *Die Expositionstechnik*, p. 40). Bien sûr on peut objecter qu'Eschine peut avoir donné à son père seulement la nouvelle qu'il voulait se marier sans rien dire de Pamphila et de l'enfant qui était tout près de naître. Mais M. Lefèvre a pris garde aussi contre cette objection en observant (pp. 39sv.) que la coutume de la Néa est de ne pas partager des motifs sans raison («Gemäß der Gepflogenheit der Néa, daß kein Motiv angeschnitten wird, ohne eine Bedeutung zu haben, muß der Zuschauer folgern, Aeschinus wolle wirklich heiraten»).

Il y avait alors un prologue et dans ce prologue Ménandre donnait des renseignements que Térence a en partie donnés par Micion dans le deuxième monologue en caractérisant en même temps le personnage de Micion. Ceci est la raison pour laquelle Varron préférait le principe des *Adelphoe* de Téren-

ce à celui des Adelphoi β de Ménandre («*nam Adelphorum principium Varro etiam praeferit principio Menandri. Und worin sollte diese Änderung bestehen als darin, daß Terenz den ermüdenden Prolog durch die Selbstcharakteristik der Personen ersetzt hat?*», Lefèvre, *Die Expositionstechnik*, p. 47). Le jugement de Varron se trouve dans la vie suétonienne de Térence, *Vita Terenti* 3, p. 5,11sv. Wessner.

Mais quel était le rôle de la fortune, pas seulement dans les comédies de Ménandre et par conséquent de Térence, mais aussi dans le milieu culturel de l'Athènes de Ménandre? Une réponse est donnée dans le livre de Adelmo Barigazzi, *La formazione spirituale di Menandro*, pp. 25-28. Elle est la déesse sur laquelle est fondée complètement la Comédie Nouvelle, la Νέα, et de laquelle Ménandre, lui-même, nous dit, en faisant parler la Tyche dans l'*Aspis*, qu'elle peut faire toutes les choses:

(3) Men.Asp.146-148

λοιπὸν τοῦνομα
τοῦμόν φράσαι· τίς εἰμι, πάντων κυρία
τούτων βραβεῦσαι καὶ διοικῆσαι, Τύχη.
«ce qui reste est que je vous dis mon nom:
je suis la déesse qui arbitre et administre
toutes ces choses-ci, la Fortune».

Et M.Barigazzi nous rappelle que Démétrios de Phalère, l'ἐπιστάτης d'Athènes de 317 à 307, les années de l'activité de Ménandre, et ami de Ménandre (φίλος) comme le dit Diogenes Laertius V, 79, avait écrit un traité sur la Tyche. On doit ajouter que notre connaissance de l'amitié entre Ménandre et Démétrios de Phalère est fondée sur deux témoignages de Diogenes Laertius tirés de la vie de Théophraste, le premier desquels nous dit (Diog.L.V 36) que selon une information de la poétesse Pamphile Théophraste avait été le maître de Ménandre¹ et le deuxième, plus direct (Diog.L. V 79), selon lequel, après l'expulsion de Démétrios de Phalère d'Athènes par Démétrios Poliorchetes, Ménandre, le poète comique, risqua d'être poursuivi en justice comme ami de Démétrios de Phalère et fut sauvé par un neveu de Démétrios Poliorchetes. Alors il est très difficile d'exclure que Ménandre fût en rapport avec Démétrios de Phalère, et celui-ci a écrit un traité sur la Fortune. Mais si l'on va contrôler le Περὶ Τύχης de Démétrios de Phalère dans le recueil de Fritz Wehrli (frg. 79-81, pp. 22sv.) et celui de Stok-van Ophuijsen-Dorandi (frg. 82A, pp. 146-149), on s'aperçoit que le fragment le plus long de cette oeuvre se trouve chez Polibe et qu'il s'agit d'un fragment qui nous donne à réfléchir, et encore plus si l'on considère que le temps et le milieu culturel dans lequel Polibe a présenté sa méditation sur la fortune sont les mêmes que ceux de Térence. Il sera alors intéressant de voir d'un peu plus près ce passage:

(4) Polyb.29, 21 (Diodorus 31,10) ὥστε πολλάκις καὶ λίαν μνημονεύειν τῆς Δημητρίου τοῦ Φαληρέως φωνῆς. ἐκεῖνος γὰρ ἐν τῷ περὶ τῆς τύχης ὑπομνήματι βουλόμενος ἐναργῶς ὑποδεικνύει τοῖς ἀνθρώποις τὸ ταύτης εὐμετάβολον, ἐπιστὰς ἐπὶ τοὺς κατ' Ἀλέξανδρον καιρούς, ὅτε κατέλυσε τὴν Περσῶν ἀρχήν, λέγει ταῦτα. «εἰ γὰρ λάβοι τις μὴ χρόνον

¹ Diog.L.V 36 ὁ δὲ Θεόφραστος γέγονεν ἀνὴρ συνειτώτατος καὶ φιλοπονιώτατος καί, καθὰ φησι Παμφίλη ἐν τῷ τριακοστῷ δευτέρῳ τῶν Ὑπομνημάτων, διδάσκαλος Μενάνδρου τοῦ κωμικοῦ. V. aussi K. Gaiser, «Menander und der Peripatos», pp. 8-11. M. Barigazzi, *La formazione spirituale di Menandro*, p. 27, ajoute que le père (ou le mari) de Pamphile, la poétesse ayant vécu à l'époque de Néron, était Sotéridas d'Epidauros

qui écrivit un commentaire de Ménandre et l'information sur les rapports entre Ménandre et Théophraste peut alors venir d'un connaisseur véritable de Ménandre. Que Theophraste se soit intéressé à la question de la fortune en polémique (probable) avec le Stoïcien Zenon est supposé par F.W. Walbank, *A Historical Commentary of Polybius* III, p. 393, parce qu'il écrivit un Περὶ εὐδαιμονίας et un Περὶ εὐτυχίας (v. Diog.Laert. V, 43; 47).

ἄπειρον μηδὲ γενεὰς πολλὰς, ἀλλὰ πεντήκοντα μόνον ἔτη ταυτὶ τὰ πρὸ ἡμῶν, γνοίητ' ἂν ὡς τὸ τῆς τύχης χαλεπὸν ἔνταῦθα. πεντηκοστὸν γὰρ ἔτος οἶεσθ' ἂν ἢ Πέρσας ἢ βασιλέας τῶν Περσῶν ἢ Μακεδόνας ἢ βασιλέας τῶν Μακεδόνων, εἴ τις θεῶν αὐτοῖς προύλεγε τὸ μέλλον, πιστεῦσαί ποτ' ἂν ὡς εἰς τοῦτον τὸν καιρὸν Περσῶν οὐδ' ὄνομα λειφθήσεται τὸ παράπαν, οἱ πάσης τῆς οἰκουμένης ἐδέσποζον, Μακεδόνες δὲ πάσης κρατοῦσιν, ὧν οὐδ' ὄνομα πρότερον ἦν. ἀλλὰ πῶς ἢ πρὸς τὸν βίον ἡμῶν ἀσύνητος τύχη καὶ πάντα παρὰ λογισμὸν τὸν ἡμέτερον καινοποιοῦσα καὶ τὴν αὐτῆς δύναμιν ἐν τοῖς παραδόξοις ἐνδεικνύμενη καὶ νῦν, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, δείκνυσι πᾶσιν ἀνθρώποις, Μακεδόνας εἰς τὴν Περσῶν εὐδαιμονίαν εἰσοικίσασα, διότι καὶ τούτοις ταῦτα τὰγαθὰ κέχρηκεν, ἕως ἄλλο τι βουλευέσεται περὶ αὐτῶν.” ὁ νῦν γέγονε κατὰ Περσέα. ταῦτα μὲν οἷον Δημήτριος ὡσανεὶ θεῖω τιλὶ στόματι περὶ τοῦ μέλλοντος ἀποπεφοίβακεν. ἐγὼ δὲ κατὰ τὴν γραφὴν ἐπιστὰς τοῖς καιροῖς καθ' οὓς συνέβη καταλυθῆναι τὴν Μακεδόνων βασιλείαν, οὐκ ἔκρινον ἀνεπιστάτως παραδραμεῖν, ἅτε γεγυνῶς αὐτόπτης τῆς πράξεως, ἀλλ' αὐτὸς τε τὸν πρέποντα λόγον ἐπιφθέγγασθαι καὶ Δημητρίου μνησθῆναι· δοκεῖ γάρ μοι θειοτέραν ἢ κατ' ἀνθρώπου τὴν ἀπόφασιν ποιήσασθαι· σχεδὸν γὰρ ἑκατὸν καὶ πενήκοντα πρότερον ἔτεσι τὰ ληθῆς ἀπεφῆνατο περὶ τῶν ἔπειτα συμβησομένων. «So that I very often indeed think of the utterance of Demetrius of Phalerum. For he in his monograph *On Fortune*, when he wants to show people clearly its changeable nature, points to the decisive moments in Alexander's time when he brought down the Persian empire, and states: “If one focuses not on an infinite time and on many generations but on just these fifty years behind us, you can see here how hard to overcome is the influence of fortune. Do you think that fifty years ago, if one of the gods had told either the Persians or their Kings or the Macedonians or their Kings, what the future would bring, (they) would ever have believed that by the present time nothing would remain even of the name of the Persians, who were the rulers of all the inhabited world, and that the Macedonians now rule over all of it, who before were nameless? No, in a way fortune—which deals with our lives as a free agent, effecting all things in complete disregard of our calculations and demonstrating its power in things we did not expect— this time again, it seems to me, shows all people, by establishing the Macedonians in the prosperity that used to be the Persians', that he has lent these blessings to them as well until it arrives at a different decision concerning them.” And that is what has happened now in the case of Perseus. This prophetic utterance of Demetrius was spoken as if with a divinely inspired mouth about the future. As for me, when in writing I reached the times that the reign of the Macedonians happened to be brought to an end, I did not think it right to pass it over without giving attention to it, because I have been an eyewitness to the train of events; on the contrary, I thought it right both to voice the appropriate comment myself and to mention Demetrius. For I think his statement is divine rather than what can be expected of a mere human. For almost a hundred and fifty years before the event he stated the truth about what was going to happen afterwards»².

La date de ce passage de Polibe est après la bataille de Pydna (168), les *Adelphoe* ont été représentés en 160³. Qu'est ce que voulait dire cette question, cette référence à la Tyche pour un romain de ce temps-là? Et —doit-on ajouter— aux funérailles d'Émile Paule, celui qui avait vaincu les

² Édition et traduction de P. Stork-J. Max van Ophuijsen-T. Dorandi, dans: Fortenbaugh-Schütrumpf, *Demetrius of Phalerum*, pp.146-149.

³ Sur la date du *Περὶ Τύχης* de Démétrius de Phalère v. H.B. Gottschalk, «Demetrius of Phalerum», p. 374, qui le place après le 307, mais bien avant le 280 auquel pensait F. Wehrli.

Macédoniens et anéanti leur royaume en réalisant la prophétie de Démétrius de Phalère⁴, laquelle — si l'on y réfléchit — pouvait s'appliquer aux romains aussi? C'était sûrement quelque chose de peu agréable pour les romains et pour Scipion, le fils d'Émile qui avait pris part à la guerre contre les Macédoniens. Que ceci fût bien possible est confirmé, à mon avis, par un fait qui arriva à la destruction de Carthage, c'est-à-dire que Scipion envisagea l'action de la fortune comme celle qui pouvait concerner Rome aussi. Plus de trois sources (Appien, Lib. 132; Diod. 32,24; Polyb. 38,21 et les *Excerpta de Sententiis*) nous donnent la nouvelle que Scipion le sixième jour de la destruction de Carthage fut vu pleurer et interrogé par Polybe sur la raison de ces larmes il répondit qu'il pleurerait en pensant à l'époque où quelqu'un donnerait l'ordre de faire la même chose qu'à Carthage à Rome. Appien ajoute que Scipion fit allusion à l'empire des Perses et des Macédoniens et Diodore, de son côté, qu'il mentionna la Tyche. Les auteurs modernes comme Scullard, Brink, Walbank et Astin ont mis en évidence qu'il s'agit ici de la Tyche hellénistique: «Scipio here revealed a proper Hellenistic sensibility»⁵. D'autre part l'amitié de Scipion pour Polybe duquel pouvait venir cette référence à la Tyche était bien ancienne, elle datait du temps après la bataille de Pydna lorsque Scipion était encore en Grèce⁶ et elle fut sûrement très profonde. Le thème était alors bien actuel au temps de Tèrece. Reprenons les *Adelphes*.

Tèrece a donc éliminé le prologue expositif où il y avait probablement une intervention d'une déesse comme Tyche pour des raisons liées à son théâtre, des raisons dramatiques qui n'avaient rien à voir avec la question de l'action de Tyche sur l'empire de Rome, mais en tout cas il était préférable pour un romain du temps de Scipion de ne pas retrouver un prologue avec une déesse qui prophétisait la fin des tous les empires. Bien sûr la considération de la Fortune a changé dans le temps et Sulla et César se considéraient fils de la Fortune, mais encore l'Auteur de la Rhétorique à Herennius (II 36) a cité un passage de Pacuvius dans lequel la Fortune est présentée comme insensée, aveugle et stupide:

(5) Rhet.Her.2,36 *uelus Pacuuius* (TRF², p. 144 Ribbeck):

*Fortunam insanam esse et caecam et brutam perhibent philosophi
saxoque instare in globoso praedicant uolubili:*

Id quo saxum inpulerit Fors, eo cadere Fortunam autumant

«Par exemple Pacuvius dit: “Des philosophes prétendent que la fortune est insensée, aveugle et stupide. Ils ajoutent qu'elle se tient debout sur une pierre ronde qui roule; Où le Sort pousse ce rocher, là, disent-ils, tombe la fortune” (trad. de G. Achard). Pour le commentaire v. G. Calboli, *Cornifici Rhet.Her.*, pp. 245sv.; 521sv.

Alors du point de vue stylistique et littéraire, le changement de Tèrece améliorait le texte parce qu'il était préférable de voir réalisés et joués dans la pièce les éléments indiqués par cette déesse, la Tyche, c'est-à-dire pour toutes les raisons bien mises en lumière par M. Lefevre, mais aussi du point de vue politique et humain en considérant l'occasion pour laquelle la comédie de Tèrece avait été présentée, les funérailles d'un des grands hommes du passé romain, Aemilius Paulus, il

⁴ Sur Démétrius Phalère v. les articles dans le livre cité de Fortenbaugh et Schütrumpf (1999) de Stephen V. Tracy («Demetrius of Phalerum: Who was He and Who was He not?», pp. 331-345), et de Hans B. Gottschalk, («Demetrius of Phalerum: A Politician among Philosophers and a Philosopher among Politicians», pp. 367-380).

⁵ H.H. Scullard, «Scipio Aemilianus», pp. 61sv.; C.O. Brink-F.W. Walbank, «The Construction», p. 104; E.A. Astin, *Scipio Aemilianus*, pp. 282-287.

⁶ V. E.A. Astin, *Scipio Aemilianus*, pp. 14-20.

valait mieux voir agir la fortune que d'en faire exalter le pouvoir dans un prologue. C'était alors un ensemble de raisons qui faisaient préférer à Varron le début de Térence à celui de Ménandre.

Au contraire il me paraît plus difficile que cette préférence de Varron ait été déterminée par une autre raison qui a été supposée par Mario Lentano dans un article paru quelques années plus tôt en 1996. Dans cet article M. Lentano observe que l'attente du fils qui au matin n'est pas rentré à la maison et la peur qu'il lui soit arrivé quelque malheur se trouve au début des *Adelphoe* et aussi dans le *Miles Gloriosus* de Plaute. Comparons les deux passages:

(6)a. Plaut.Mil.718-22 *PE. Pol si habuissem, sati' cepissem miseriarum e liberis: continuo excruciarer animi. si ei fort' fuisset febris, censerem emori; cecidissetue ebrius aut de equo uspiam, metuerem ne ibi diffregisset crura aut ceruices sibi.*

«Si j'avais eu des enfants, par Pollux! Me serais-je assez fait de mauvais sang! Je n'eusse pas cessé de me tourmenter. L'un d'eux aurait-il eu la fièvre, je me serais figuré qu'il allait mourir. Aurait-il fait une chute, après boire, ou en montant à cheval, j'aurais craint qu'il ne se fût cassé la jambe ou le cou» (trad. d'A. Ernout).

b. Ter.Ad.35-38

ego quia non rediit filius quae cogito et quibus nunc sollicitor rebu'! ne aut ille alserit aut uspiam ceciderit aut praefregerit aliquid.

«Tandis que moi, parce que mon fils n'est pas rentré, qu'est-ce que j'immagine et de quelles choses je me mets en peine! Ou bien qu'il aura pris froid ou qu'il aura fait une chute quelque part, ou qu'il se sera cassé quelque chose» (trad. de J. Marouzeau).

Même si les deux passages ne concernent pas la même chose et la même situation, selon M. Lentano Térence a eu présent à l'esprit le *Miles* de Plaute et, en employant ce texte, a remanié le modèle de Ménandre au début des *Adelphoe*: ainsi s'expliquerait le jugement de Varron que Térence aurait amélioré le *principium* de Ménandre. Le remaniement de Térence consistait, selon M. Lentano, à rendre plus nuancé son modèle avec l'élimination de certains détails, un procédé qui a fait plus universel le texte de Térence en comparaison avec Ménandre selon la formule de Heinz Haffter (*Terenzio e la sua personalità artistica*, pp. 71-84). Pour ma part je pense que Térence connaissait Plaute lorsqu'il a composé les *Adelphes*. A mon avis, il connaissait déjà le *Miles Gloriosus* de Plaute lorsqu'il a écrit l'*Eunuchus* ou lorsqu'il l'a remanié — on ne doit pas oublier que selon la didascalie la comédie *Eunuchus* a été composée comme *secunda (facta II)*, mais a été présentée au public seulement en 161 (D. Klose, *Die Didaskalien*, p. 19), c'est-à-dire seulement une année avant les *Adelphes*. En effet, à la fin de l'*Eunuchus* Térence fait une allusion à l'élégance (*elegantia*) du *Miles gloriosus* de Plaute, Pirgopolinices, et avec la référence à l'*Attica elegantia* (Ter.Eun.1093) de son *Miles gloriosus*, Thrason, il me semble qu'il se moque un peu du grossier Pirgopolinices de Plaute⁷. Alors je pense moi aussi que Térence a eu présent à l'esprit le *Miles Gloriosus* de Plaute, mais je

⁷ Pour cette question je renvoie à mon article G. Calboli, «Il *Miles gloriosus* di Terenzio», pp. 619-621.

pense aussi qu'il cherchait à s'éloigner le plus qu'il pouvait de Plaute, car il devait éviter l'accusation d'être un voleur, accusation qu'il avait reçue de Luscius Lanuvinus (Ter.Eun. 23sv. *exclamat furem, non poetam fabulam / dedisse et nil dedisse uerborum tamen*) lorsqu'il avait présenté la comédie *Eunuchus* aux édiles, et en particulier l'accusation d'avoir volé Naevius et Plaute. Alors je pense que l'hypothèse de M. Lentano que Térence aurait remanié le modèle de Ménandre en employant Plaute est tout à fait contraire à ce que Térence cherchait et voulait, s'éloigner de Plaute sans laisser aucune suspicion de l'avoir utilisé (v. le prologue des *Adelphes* dans lequel Térence souligne qu'il n'a pas repris Plaute, mais qu'il a introduit une scène qui avait été laissée de côté par Plaute par négligence):

(7) Ter.Ad.6-14 *Synapthnescontes Diphili comoedias:
eam Commorientis Plautu' fecit fabulam.
In Graeca adulescens est qui lenoni eripit
meretricem in prima fabula: eum Plautus locum
reliquit integrum, eum hic locum sumpsit sibi
in Adelphos, uerbum de uerbo expressum extulit.
Eam nos acturi sumu' nouam: pernoscite
furtumne factum existumetis an locum
reprehensum qui praeteritu' neglegentiast.*

10

«Il y a une comédie de Diphile, les *Synapthnescontes*; Plaute en a fait sa pièce des *Commorientes*. Dans la pièce grecque il y a au début un jeune homme qui enlève une courtisane à un leno; c'est un passage que Plaute a laissé intouché; or, notre auteur a emprunté ce passage pour ses *Adelphes*, et l'y a transporté en le rendant mot pour mot. Telle est la pièce nouvelle que nous allons représenter: examinez si à votre avis il y a eu larcin, ou simple reprise d'un passage primitivement laissé de côté» (trad. de J. Marouzeau).

Mais les fautes de M. Lentano ne se limitent pas au fait qu'il se trompe dans l'essence de son hypothèse, il conduit aussi d'une façon très maladroite sa démonstration. Je me borne à mentionner seulement deux fautes: pour démontrer que Térence est plus⁸ générique et universel que Plaute il propose la comparaison de Plaut.Mil.721-2 *cecidissetue ebrius aut de equo uspiam, / metuerem ne ibi diffregisset crura et ceruices sibi* et de Térence, Ad.37 *ne ... / aut uspiam ceciderit aut praefregerit / aliquid*. Ici il est vrai que Térence dit moins que Plaute et qu'il a réduit les détails, mais en même temps il cherche à être plus précis que Plaute et emploie le verbe *praefringo* qui est le verbe technique pour indiquer la rupture des bras ou des jambes (v. Th.L.L. X,2, 655,10 svv.). Dans la note 12 M. Lentano (p. 6) observe que Térence a changé en exil (Ter.Ad.274sv. *tam ob paruolam / rem paene e patria! turpe dictu. deos quaeso ut istaec prohibeant*) le suicide médité par Ctesiphon selon Ménandre d'après ce que nous dit le commentaire donatien (Don. Ter.Ad.275 *Menander mori illum uoluisse fingit, Terentius profugere*). Mais M. Lentano ne considère pas le texte des *Adelphes* où l'on trouve seulement 15 vers plus haut une allusion au suicide plutôt qu'à l'exil: Ter.Ad.261 *CT. Quid sit? Illi(u)s opera, Syre, nunc uiuo*⁸.

⁸ V.E. Fantham, «Terence, Diphilus and Menander», p. 207: «*Menander mori illum uoluisse fingit*: so Terence has altered Ctesiphon's desperate threat from suicide to exile; but he has left the more oblique allusion of 261

eius opera Syre nunc uiuo, and 272-3». Pour ce qui concerne les vers 272-3 il y a là aussi une allusion au suicide plutôt qu'à l'exil pour aller faire le soldat: *AE. ... hoc mihi dolet, nos paene sero scisse et paene in eum locum /*

Alors laissons de côté toutes les hypothèses sur les raisons qui ont conduit Varron à préférer le *principium* de Térence à celui de Ménandre parce qu'elles sont destinées à rester incertaines et bornons-nous à souligner l'intérêt et l'attention des hommes de ce temps pour l'action de la Tyche. On peut dire qu'on est bien aveugle, s'on ne sait pas ce qui va arriver et, en conséquence du fait que la Tyche change ce qu'on peut prévoir, tout le monde est aveugle vis à vis d'elle.

Je prends comme exemple très éloquent de cette obscurité le dialogue qui se tient entre le vieux Déméa et l'esclave Syrus à l'acte III des *Adelphes*, et je prends cet exemple, parce qu'il s'agit d'un cas dans lequel on peut découvrir la nature toute spéciale du dialogue, pas seulement de ce dialogue-ci, mais du dialogue en général. Ici alors le vieux Déméa entre en scène criant qu'il est désespéré car il a appris que son fils Ctesiphon a pris part avec son frère Eschine à l'enlèvement de la chanteuse de la maison du lenon, mais il ne sait pas et il ne soupçonne pas que la chanteuse est l'amie de Ctesiphon: il pense plutôt qu'elle est l'amie d'Eschine et ceci donne l'occasion à l'esclave Syrus de le tromper en lui faisant croire que Ctesiphon est retourné à la campagne après avoir sévèrement reproché Eschine pour l'enlèvement. C'est ce que Déméa voulait entendre et il avale tout ce que Syrus lui dit. Alors Syrus commence à se moquer du vieux Déméa qui se vante de sa méthode d'éducation. Syrus se moque de Déméa en comparant le critère d'éducation du vieux avec sa méthode pour préparer le diner:

(8) Ter.Ad.412-31

- DE. Syre, praeceptorum plenust istorum ille. SY. Phy! domi habuit unde disceret. DE. fit sedulo: nil praetermitto; consuefacio; denique inspicere, tamquam in speculum, in uitas omnium iubeo atque ex aliis sumere exemplum sibi: «hoc facito.» SY. recte sane. DE. «hoc fugito.» SY. callide. DE. «hoc laudist.» SY. istaec res est. DE. «hoc uitio datur.» SY. probissime. DE. Porro autem .. SY. non hercle otiumst nunc mi auscultandi. Piscis ex sententia nactus sum: î mihi ne corrumpantur cautioſt. nam id nobis tam flagitiumst quam illa, Demea, non facere uobis quae modo dixti; et quod queo conseruis ad eundem istunc praecipio modum: «hoc salsumst, hoc adustumst, hoc lautumst parum; illud recte: iterum sic memento.» sedulo moneo quae possum pro mea sapientia: postremo, tamquam in speculum, in patinas, Demea, inspicere iubeo et moneo quid facto usu' sit. inepta haec esse nos quae facimus sentio; uerum quid facias?*
- 415
420
425
430

redisse ut, si omnes cuperent, nil tibi possent auxiliarier. Au contraire rentrer à Athènes de cet exil était bien possible, comme cela était arrivé à Clinia dans l'*Heauton Timorumenos* (Ter.Haut. 182-183 *CL. huic filum scis esse? CH. audiui esse in Asia. CL. non est, pater: / apud nos est. CH. quid ais? CL. aduenientem, e nauis egredientem ilico / abduxi ad cenam*). A mon avis, on ne peut pas

oublier que le début de l'acte II a été tiré des *Synopthescontes* de Diphilus où il y avait sûrement une menace de suicide et nous ne savons pas exactement jusqu'à quel vers arrivent les matériaux tirés de Diphilus. Pour une reconstruction de l'acte II de Ménandre v. E. Fantham, «Terence, Diphilus and Menander», pp. 198sv.

«DÉMÉA. Syrus, il est plein de ces maximes-là! SYRUS. Bah! Il a eu à la maison de quoi s'instruire! DÉMÉA. On fait de son mieux. Je ne lui passe rien, je lui donne de bonnes habitudes, enfin je l'engage à regarder, comme en un miroir⁹, dans l'existence de chacun et à prendre sur autrui exemple pour soi-même: "fais ceci...". SYRUS. Fort bien! DÉMÉA. "Évite cela...". SYRUS. Judicieux! DÉMÉA. "...voilà qui est louable...". SYRUS. C'est cela même! DÉMÉA. "...Voilà qui est blâmable...". SYRUS. Excellent! DÉMÉA. Et puis encore... Syrus. Par Hercule, je n'ai pas en ce moment le loisir de t'écouter; j'ai trouvé des poissons à mon idée; je tiens à ne pas les laisser gâter; car il y a pour nous autant de déshonneur à cela, Déméa, que pour vous à ne pas faire ce que tu disais tout à l'heure, et tant que je peux je fais la leçon à mes camarades de la même manière que toi: "Voilà qui est salé. Voilà qui est brûlé. Voilà qui n'est guère soigné. Ça, c'est bien; souviens-t'en pour une autre fois." Je le instruis du mieux que je peux, selon mes talents; en fin je les engage à regarder dans leurs casseroles, Déméa, comme en un miroir, et les instruis de ce qu'il faut faire. Que ce soit insensé, ce que nous faisons ici, je m'en rends compte, mais que veux-tu y faire?» (trad. de J. Marouzeau).

Pour bien comprendre ce long passage de Térence on doit considérer le lieu du Gorgias de Platon (464b-465d) où Socrate met en rapport l'art véritable du médecin, la *ιατρική*, avec le faux art du cuisinier, l'*ὄψοποιική*. L'un est un art qui cherche à soigner le corps, tandis que l'autre vise au plaisir plutôt qu'à la santé. Ainsi l'adulation, la *κολακευτική* s'est insinuée dans les quatre arts qui visent au bien du corps et de l'âme, la gymnastique et la médecine, comme la législation et la justice. L'adulation a ainsi produit les quatre faux arts qui, en visant seulement au plaisir, font du mal au corps et à l'âme, la cosmétique, la sophistique, la gastronomie et la rhétorique.

(9) Plat.Gorg.465b-c ἐθέλω σοι εἰπεῖν ὡςπερ οἱ γεωμέτραι - ἤδη γὰρ ἂν ἴσως ἀκολουθήσαις - ὅτι ὁ κομμητικὴ πρὸς γυμναστικὴν, τοῦτο ὄψοποιική πρὸς ἰατρικὴν· μᾶλλον δὲ ὦδε, ὅτι ὁ κομμητικὴ πρὸς γυμναστικὴν, τοῦτο σοφιστικὴ πρὸς νομοθετικὴν, καὶ ὅτι ὁ ὄψοποιική πρὸς ἰατρικὴν, τοῦτο ῥητορικὴ πρὸς δικαιοσύνην. «je te dirai dans langage des géomètres (peut-être maintenant me comprendras-tu) que ce que la toilette est à la gymnastique la cuisine l'est à la médecine; ou plutôt encore, que la sophistique est à la législation comme la toilette est à la gymnastique, et que la rhétorique est à la justice comme la cuisine est à la médecine» (trad. d'A. Croiset).

Je n'ai pas mentionné sans raison l'adulation dont parle Platon, la *κολακευτική*, parce que c'est là, à vrai dire, l'art du *κόλαξ*, et l'on trouve chez Térence-Ménandre un autre passage dans *l'Eunu-chus* dans lequel le parasite Gnaton dit d'avoir commencé à faire école de son art de parasite, d'avoir déjà un disciple qui était un crève-la-faim et veut apprendre par lui la *κολακεία*:

(10) Ter.Eun.260-64

*ille ubi miser famelicus uidet mi esse tantum honorem et
tam facile uictum quaerere, ibi homo coepit me obsecrare*

⁹ Sur le miroir v. E. Fantham, *Imagery*, pp. 68sv., qui relève l'origine platonicienne aussi de cette image : «Terence makes life itself the mirror of the soul, as in

Plato. *Phaedr.* 255d; *Leg.* 905b from which the image passed to New Comedy». Cf. aussi Martin, Terence, *Adelphoe*, p.169.

*ut sibi liceret discere id de me: sectari iussi,
si potis est, tamquam philosophorum habent disciplinae ex ipsis
uocabula, parasiti ita ut Gnathonici uocentur.*

«Lorsqu'il voit, lui, le pauvre famélique, que je suis tellement à l'honneur, et que je gagne si facilement ma vie, alors il se met à me demander la faveur de faire auprès de moi pour son apprentissage. Je l'invite à s'attacher à moi pour que, si possible, à la manière des écoles de philosophes qui empruntent le nom d'un maître, semblablement on voie les parasites s'intituler "Gnathoniciens"» (trad. de J. Marouzeau).

Ce passage ne vient pas de l'*Eunuchos*, mais du *Colax* de Ménandre comme nous l'apprend Térence lui-même (v.30). A propos de ce passage de l'*Eunuchus* de Tèrece M. Tromaras dans son commentaire, aux p. 156sv., souligne que *Gnatonici* se réfère à *Platonici*, et moins probablement à d'autres écoles philosophiques, étant donné le rapport *Gnatho-Plato*. Mais pour ma part je ne pense pas, comme semble le faire M. Tromaras avec ses références¹⁰, que dans ses comédies du *Colax* et des *Adelphes* Ménandre se soit moqué des philosophes, car dans l'un et l'autre cas les personnages Gnathon et Syrus ne sont pas évalués positivement: la figure de l'esclave chez Térence a perdu toute l'importance qu'elle avait chez Plaute, même si dans les *Adelphes* on peut penser avec Peter Spranger (*Historische Untersuchungen*, p. 94) que Térence a tenté de retourner un peu à Plaute. Mais c'est la dérision elle-même qui se présente comme quelque chose de négatif ou de réductif en comparaison avec l'éducation. Syrus se moque de Déméa en comparant son éducation à l'art du cuisinier, mais pour que la dérision soit telle il est nécessaire que l'art du cuisinier ne soit pas considérée d'une façon positive. Ὀψοποιική est considérée par Aristote aussi qui reconnaît (Polit.1255b25svv.) qu'elle est une μάθησις, qui a besoin d'une ἐπιστήμη, mais toutes ces connaissances (ἐπιστήμαι) sont propres des esclaves (δουλικαί). Mais Aristote présente dans une passage de l'éthique à Nichomacos (1153a20svv.) l'idée selon laquelle l'activité du cuisinier vise au plaisir comme, par ailleurs, l'art cosmétique et par conséquent elle est mauvaise. Et Aristote était bien en rapport avec Ménandre¹¹:

- (11) Aristot.eth.Nic.1153a20svv. ἐμποδίζει δὲ οὔτε φρονήσῃ οὔθ' ἔξει οὐδεμιᾶ ἢ ἀφ' ἐκάστης ἡδονῆς, ἀλλ' αἱ ἀλλότρια, ἐπεὶ αἱ ἀπὸ τοῦ θεωρεῖν καὶ μαθάνειν μᾶλλον ποιήσουσι θεωρεῖν καὶ μαθάνειν. τὸ δὲ τέχνης μὴ εἶναι ἔργον ἡδονῆν μηδεμίαν εὐλόγως συμβέβηκεν· οὐδὲ γὰρ ἄλλης ἐνεργείας οὐδεμιᾶς τέχνη ἐστίν, ἀλλὰ τῆς δυνάμεως· καίτοι καὶ ἡ μυρεψικὴ τέχνη καὶ ἡ ὀψοποιητικὴ δοκεῖ ἡδονῆς εἶναι.
«Neither prudence nor any other quality is hampered by its own pleasure, but only by alien pleasures; the pleasures of contemplation and study will enable us to contemplate and study better. That there should be no art devoted to the production of any form of

¹⁰ En fait il écrit : «**Gnathonici**: beruft sich in erster Linie auf *Platonici* (vgl. Gnatho-Plato) und weniger auf die anderen philosophischen Schulen, vgl. J. Austin, *The Significant Name in Terence* [Univ. Of Illinois, Studies in lang. And literature, Vol.VII, Nr.4, Urbana 1922] 112. Zur Verspottung von Philosophen s. A. Weiher, *Philosophen und Philosophenspott in der attischen Komödie*, Diss. München 1914».

¹¹ V. déjà A. Barigazzi, *La formazione spirituale di Menandro*, pp. 69-86. Et tout récemment M. Massioni, *Il*

ΤΡΟΠΟΣ e Terenzio, pp. 171-184. Sur la question de la τέχνη et l'importance de la médecine pour Platon et Aristote je renvoie à D. Roochnik, *Of Art and Wisdom*, pp. 179-192. D'autre part au temps de Démétrius de Phalère et de Ménandre on ne distinguait encore très bien entre l'école de Platon et celle d'Aristote (v. H.B.Gottschalk, «Demetrius of Phalerum: A Politician among Philosophers», p. 377).

pleasure is only natural; an art never produces an activity, but the capacity for an activity. Though in point of fact the arts of perfumery and cookery are generally considered to be arts of pleasure» (trad. de H. Rackham).

Alors je pense que Térence et son modèle Ménandre dans ce lieu des *Adelphes* ont donné à l'ὄψοποιική une valeur négative en comparaison avec l'éducation, la παιδεία, qui est le grand problème de cette comédie, et les cuisiniers sont employés aussi dans la comédie de Plaute pour provoquer le rire (v. à cet égard Duckworth, *The Nature of Roman Comedy*, p. 262)¹². D'autre part qu'est-ce que veut dire la κολακεία de Gnaton dans l'*Eunuchus*? Cela veut dire que la comédie est le royaume des hommes plutôt vils, comme nous le dit Aristote (poét.49a32sv. Ἡ δὲ κωμῳδία ἐστὶν ὡς περ εἴπομεν μίμησις φαυλοτέρων), de tous ceux qui sont sujets à la fortune, car ils ne sont pas protégés par la vertu.

Reprenons le passage de Térence présenté au numéro (8), c'est-à-dire le dialogue des *Adelphes* entre Déméa et Syrus. Dans ce dialogue on peut distinguer trois niveaux: le niveau de Déméa qui ne connaît pas tout ce que connaît Syrus et que connaissent les spectateurs et, en particulier, ne sait pas qu'Eschine a enlevé la chanteuse pour son frère Ctesiphon qui n'est pas le modèle de vertu qu'il croit. Le deuxième niveau est celui de Syrus qui connaît tout cela. Le troisième niveau est encore plus intéressant, car à la fin de la pièce Syrus, qui s'est moqué de Déméa dans ce dialogue et le suivant, qui a amené Déméa à faire une promenade très longue et délassante jusqu'à l'entrée de la ville pour retrouver son frère Micion, et tout cela sans effet, Syrus alors sera proposé pour recevoir la liberté et aussi un peu d'argent par Déméa lui-même, qui ira jusqu'à se dire prêt à verser lui-même l'argent à donner à Syrus. C'est le troisième niveau ignoré par tout le monde à part Tyche. Les spectateurs non plus n'ont pas conscience de ce troisième niveau et seulement les dieux et ceux qui ont déjà vu la pièce ont accès à ce troisième niveau de la connaissance¹³. Mais pour s'apercevoir de l'effet de ces trois niveaux ou, au moins des deux premiers, on doit suivre le dialogue avec l'aide d'un bon commentaire comme celui qu'on trouve dans le livre de Karl Büchner, *Das Theater des Terenz*, pp.389-395¹⁴. Avant le dialogue il y a un monologue de Déméa, comme il arrive fréquemment¹⁵ (*Ctesiphonem audiui filium / una fuisse in raptione cum Aeschino / id misero restat mihi mali si illum potest, / qui aliquoi reist, etiam eum ad nequitiam adducere*, vv.355-357). Déméa est tellement sûr de la vertu de Ctesiphon qu'il commence à blâmer Eschine, et le spectateur voit clairement toute l'erreur de Déméa et plus Déméa insiste à supposer les fautes d'Eschine et de son frère Micion, plus le spectateur se rit de lui («Hier durchschaut der Zuschauer zum ersten Mal die Ungerechtigkeit des Demea in vollem Maße, und je wütender Demea falsche Möglichkeiten aufstellt, um so mehr lacht der Zuschauer», Büchner, p. 390). Déméa est pathétique dans son désespoir, en contraste avec la concision et la précision avec lesquelles Syrus ordonne à l'autre esclave, Dromo, de préparer les poissons pour le dîner, et il va jusqu'à prévoir qu'Eschine devra aller à l'étranger faire le soldat, ce qui est presque arrivé à Ctesiphon: il prévoit le futur et ne voit pas le présent. Le commentaire de Syrus fait les délices du spectateur:

¹² Sur l'esclave Syrus dans les *Adelphes* de Térence v. aussi Duckworth, *The Nature of Roman Comedy*, pp. 171-175.

¹³ Ce n'est pas un fait du hasard si les dieux savent pour avoir déjà vu dans les cycles précédents de la vie selon Némesius, de nat.hom. cp. 38 p. 277 (v. von Arnim, *SVFII*, p. 190).

¹⁴ V. aussi les commentaires de R.H. Martin: Terence, *Adelphoe*, pp. 168-172, et de A.S. Gratwick: Terence, *The Brothers*, pp. 245sv.

¹⁵ V. à cet égard B. Denzler, *Monolog*, pp. 84-109.

(12) Ter.Ad.385-88

SY. *O Demea,*

*istuc est sapere, non quod ante pedes modost
uidere, sed etiam illa quae futura sunt
prospicere.*

SY. Ah Déméa! C'est la sagesse, de ne pas voir seulement ce qu'on a à ses pieds, mais de porter sa vue également sur ce qui est à venir» (trad. de J. Marouzeau).

Mais Syrus provoque Déméa qui, de son côté, tombe naïvement dans le piège en donnant à Syrus et à l'auteur l'occasion de se moquer de lui:

(13) Ter.Ad.395-98

SY. ... *sineres uero illum tu tuom*

*facere haec? DE. Sinerem illum? Aut non sex totis mensibus
prius olfecissem quam ille quicquam coeperet?*

SY. *Vigilantiam tuam tu mihi narras?*

«DÉMÉA. Permis? A lui? Penses-tu que je n'aurais pas éventé la chose six longs mois avant qu'il eût rien entrepris? SYRUS. C'est à moi que tu parles de ta vigilance!» (trad. de J. Marouzeau).

Puis on a la «Gloriole» —selon l'appellation de M. Büchner, *Das Theater des Terenz*, p. 392— que nous avons vue au numéro (8) et la scène se conclut avec Déméa qui a vu Hégion, le défenseur des femmes de la maison voisine, c'est-à-dire de Pamphila, l'amoureuse d'Eschine, et de sa mère, Sostrata, qui à la fin de la comédie va épouser Micion. A la vue d'Hégion Déméa en fait l'éloge comme de quelqu'un d'un autre temps, qui appartient à une époque de citoyens qui désormais n'existent plus. L'observation de Karl Büchner (p. 392) est très juste et elle est valable non seulement pour Déméa, mais pour tout ce dialogue: «Demeas Tragik beruht darauf, daß er ein Anachronismus ist» (La tragédie de Déméa consiste dans le fait qu'il est un anachronisme). Comme Hégion il se place dans un autre temps, c'est justement un autre niveau du dialogue. Mais quelle sera la conclusion de la comédie?

Déméa, mis en garde par une référence maladroitement d'un esclave, entre dans la maison de Micion (v. 782) et y trouve son fils Ctesiphon avec Bacchis, la chanteuse, et tout le monde s'écroule pour Déméa. Alors il décide de changer de vie et autant il était sévère et épargnant, autant il devient (en apparence) ouvert et libéral, et, en cherchant d'abord de se venger de son frère, Micion, il propose que Micion épouse Sostrata, la vieille mère de Pamphila, que Micion donne une terre à Hégion, le défenseur des deux femmes, et qu'il donne aussi la liberté et un peu d'argent à Syrus et à sa femme. Ces propositions sont acceptées par l'intercession d'Eschine qui se range du côté de Déméa et arrive jusqu'à mentir à Micion (v. 940). On discute de cet échec subi par Micion et avant tout s'il s'agit vraiment d'un échec de Micion et de sa méthode d'éducation et on discute aussi de la différence entre Térence et Ménandre à cet égard, s'il y en a une. Je ne peux pas entrer dans ces détails, je dis seulement que quelques auteurs ont pensé à un véritable échec de Micion comme Johnson (1968) et de son éducation comme Kłowski (2000), quelques autres comme Viktor Pöschl (1975) ont contesté qu'il s'agit vraiment d'un échec et quelqu'un comme Otto Rieth (1964) a attribué plutôt à Térence et à la nécessité d'adapter la pièce au monde romain une certaine exagération de l'échec de Micion chez Térence, tandis qu'il n'était pas tel chez Ménandre. Pour ma part, je pense que dans toutes ces positions il y a quelque aspect juste et que même dans l'éducation libérale de Micion, qui est par ailleurs la plus correcte et efficace, il y a quelque chose d'excessif et que ceci dépend de la règle de la comédie dans laquelle selon Aristote (poét. 49a32sv.) il y a toujours quelque

faute, car les personnages de la comédie sont des vils comme on l'a vu ci-dessus. Il va sans dire que je pense que Ménandre a été profondément influencé par Théophraste, Aristote, Platon, c'est-à-dire par la grande philosophie de son temps, tandis que j'aurais des doutes à l'égard d'Épicure. Mais revenons à notre sujet, le dialogue.

D'après ce qu'on a vu on peut dire que le dialogue, de Ménandre comme de Platon, est un moyen très habile et intelligent pour capturer l'approbation ou, au moins, une partie de l'approbation de ceux qui écoutent. Car l'auteur paraît se dépouiller de toute décision en donnant la parole à quelques autres interlocuteurs et en leurs donnant, en particulier, la faculté d'exprimer une opinion contraire à la sienne.

En réalité ce n'est qu'une feinte et récemment Brian Vickers dans son livre *In Defence of Rhetoric* (1988) a attaqué Platon en démontrant que Platon fait dire aux interlocuteurs de ses dialogues ce qu'il veut et que la liberté de s'exprimer est pour eux seulement une apparence, car ils ne tirent pas les conséquences de leurs prémisses et se gardent bien de placer Socrate dans cette position maladroite dans laquelle ils pourraient le placer sans difficulté.

Alors le dialogue se présente comme un truc d'un prestidigitateur. Mais le truc a fonctionné, le dialogue a été vu comme un moyen plus ouvert et noble de discussion, pas comme un truc et une fausse illusion d'objectivité. Bien sûr Platon n'a pas atteint sa grandeur à cause de ce truc, mais parce qu'il a posé des problèmes fondamentaux et en a proposé des solutions qui reviennent toujours et sont elles aussi fondamentales. Mais que le dialogue soit un truc est démontré par deux éléments ou faits: l'usage du dialogue dans la comédie comme on l'a vu ici et la figure rhétorique du dialogisme, que l'on trouve à partir de la Rhétorique à Herennius, 4,65 dans cette oeuvre avec le nom de *sermocinatio*. Ici il y a un dialogue dramatique entre un grand personnage plein de dignité et de courage, un adversaire politique qui est entré armé dans sa maison et la femme du grand personnage, et le dialogue se conclut avec le meurtre final du personnage qui est tué par son adversaire. La rhétorique, alors, a fait du dialogue un moyen stylistique soumis ouvertement, comme les autres figures, à la volonté de l'auteur.

Dans les deux cas l'auteur agit comme un montreur de marionnettes avec les fils dans ses mains, les fils, je veux dire, avec lesquels il conduit ses marionnettes. Mais dans le dialogue de Térence-Ménandre il y a un troisième niveau, comme on l'a vu, le niveau soumis à la Tyche. Dans ce cas tous les hommes, qui ne vivent pas dans le monde de Platon, sont soumis à la Fortune. Elle se présente alors comme une justification du dialogue, dans le sens que nous sommes tous soumis à la Fortune; même le montreur de marionnettes, qui est l'auteur des dialogues, n'échappe pas à cette loi, mais dans son oeuvre il peut en chercher des remèdes comme la vertu et la solidarité humaine. Alors nous nous trouvons devant la loi de l'abstraction et de la liberté de l'auteur, la grande loi du dialogue et de la littérature en général, qui est celle d'imiter la vie, de suggérer de remèdes aux malheurs de la vie, bien que dans l'*hortus clausus* de notre imagination.

GUALTIERO CALBOLI

BIBLIOGRAPHIE

- ASTIN, A.E., *Scipio Aemilianus*, Clarendon Press, Oxford 1967.
 BARIGAZZI, A., *La formazione spirituale di Menandro*, Bottega d'Erasmus, Torino 1965.
 BRINK, Ch.O. - F.W. WALBANK, «The Construction of the Sixth Book of Polybius», *The Classical Quarterly* N.S. 4, 1954, 97-122.

- BÜCHNER, K., *Das Theater des Terenz*, C. Winter, Heidelberg 1974.
- CALBOLI, G., *Cornifici Ars Rhetorica ad C. Herennium, Introduzione, testo critico, commento*, Seconda Edizione, Patron, Bologna 1993.
- CALBOLI, G., «Il *miles gloriosus* di Terenzio e l'infinito storico latino», dans: *Studi di Filologia Classica in onore di Giusto Monaco*, Università di Palermo, Facoltà di Lettere e Filosofia 1991, 599-632.
- DENZLER, B., *Der Monolog bei Terenz*, Keller, Zürich 1968.
- DUCKWORTH, G.E., *The Nature of Roman Comedy, A Study in Popular Entertainment*, Princeton University Press, Princeton N.J. 1952.
- FANTHAM, E., «Terence, Diphilus and Menander», *Philologus* 112, 1968, 196-216.
- FANTHAM, E., *Comparative Studies in Republican Latin Imagery*, University of Toronto Press, Toronto and Buffalo 1972.
- FORTENBAUGH, W.W.- E. SCHÜTRUMPF (Eds.), *Demetrius of Phalerum, Text, Translation and Discussion*, Rutgers University Studies in Classical Humanities, IX, Transaction Publ., New Brunswick (USA)-London (UK) 1999.
- GAISER, K., «Menander und der Peripatos», *Antike und Abendland* 13, 1967, 8-40.
- GOTTSCHALK, H.B., «Demetrius of Phalerum: A Politician among Philosophers and a Philosopher among Politicians», dans: Fortenbaugh, William W.-Eckart Schütrumpf (Eds.), *Demetrius of Phalerum, Text, Translation and Discussion*, pp.367-380.
- GRATWICK, A.S., Terence, *The Brothers*, Edited with Translation and Notes by A.S.G., Aris & Phillips, Warminster 1987.
- JOHNSON, W.R., «Micio and the Perils of Perfection», *California Studies in Classical Antiquity* 1, 1968, 171-186.
- KLOSE, D., *Die Didaskalien und Prologe des Terenz*, Inaugural-Dissertation, Freiburg i.Br. 1966.
- KLOWSKI, J., «Terenz' Adelphen und die modernen Erziehungsstile», *Gymnasium* 107, 2000, 109-127.
- LEFÈVRE, E., *Die Expositionstechnik in den Komödien des Terenz*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1969.
- LENTANO, M., «I dispiaceri di un padre. Fra Menandro e Terenzio», *Bollettino di Studi Latini* 26, 1996, 3-8.
- MASSIONI, M., *Il ΤΡΟΠΟΣ e Terenzio, Teofrasto e Menandro*, Papers on Rhetoric, Monographs, CLUEB, Bologna 1998.
- MARTIN, R.H., Terence, *Adelphoe*, Edited [with Commentary] by R.H.M., Cambridge University Press, Cambridge 1976.
- PÖSCHL, V., *Das Problem der Adelphen des Terenz*, Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wiss., Philos.-Hist.Kl. 1975,4, C. Winter, Heidelberg 1975.
- ROOCHNIK, D., *Of Art and Wisdom, Plato's Understanding of Techne*, Pennsylvania State University Press, University Park, Pennsylvania 1996.
- RIETH, O., *Die Kunst Menanders in den «Adelphen» des Terenz, mit einem Nachwort herausgegeben von Konrad Gaiser*, G. Olms, Hildesheim 1964.
- SCULLARD, H.H., «Scipio Aemilianus and Roman Politics», *Journal of Roman Studies* 50, 1960, 59-74.
- SPRANGER, P., «Historische Untersuchungen zu den Sklavenfiguren des Plautus und Terenz», Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz, Abhandlungen der Geistes- und sozialwiss. Kl., F. Steiner, Wiesbaden 1960 (Nr.8), pp. 555-677.
- STORK, P. - J.M. VAN OPHUIJSEN - T. DORANDI, «Demetrius of Phalerum: The Sources, Text and Translation», dans: Fortenbaugh, William W.-Eckart Schütrumpf (Eds.), *Demetrius of Phalerum, Text, Translation and Discussion*, pp.1-310.
- TRACY, S.V., «Demetrius of Phalerum: Who was He and Who was He Not?», dans: Fortenbaugh, William W.-Eckart Schütrumpf (Eds.), *Demetrius of Phalerum, Text, Translation and Discussion*, pp.331-345.
- TROMARS, L., P. Terentius Afer, *Eunuchus, Einführung, kritischer Text und Kommentar von L.T.*, Weidmann, Hildesheim 1994.
- VON ARNIM, J., *Stoicorum Veterum Fragmenta*, Vol.II, B.G. Teubner, Stuttgart 1979.
- VICKERS, B., *In Defence of Rhetoric*, Oxford University Press, Oxford 1989 (Trad. italienne: B. Vickers, *Storia della retorica*, Il Mulino, Bologna 1994).
- WALBANK, F.W., *A Historical Commentary on Polybius*, Vol. III, Clarendon Press, Oxford 1979.
- WEHRLI, F., *Die Schule des Aristoteles, Texte und Kommentar*, 2.Auflage, Schwabe & Co., Basel/Stuttgart 1968.